

Guillaume Dupuytren (1777-1835)

Heurs et malheurs d'un caractère *

par Pierre VAYRE **

Encore Dupuytren me direz-vous !

Oui parce que *“la véritable tradition dans les grandes choses n'est pas de refaire ce que les autres ont fait, mais de rechercher l'esprit qui a fait ces grandes choses et qui en ferait d'autres en d'autres temps”* (Paul Valéry).

Dans cette perspective je vais tenter de vous présenter les heurs et malheurs du caractère de mon compatriote limousin, personnage hors du commun aux confins du mythe et de la réalité du prestige selon un triptyque personnalisé : le professeur, le citoyen, l'homme.

Le professeur

Comme échappé d'une nouvelle de Balzac, au déclin de la tourmente révolutionnaire, plein de la fierté ambitieuse de l'époque, tel Rastignac, Guillaume Dupuytren arrive de son Limousin natal pour affronter les études médicales de la nouvelle Ecole de Santé devenant Ecole de médecine de Paris en 1794. D'origine financièrement modeste mais ayant hérité le tempérament volontaire des Lémovices, il exprime sa soif de connaissances par un enthousiasme effréné pour la fréquentation assidue des salles de dissection anatomique malgré quelque répugnance pour les mauvaises conditions de ces lieux comme l'a rappelé récemment M. Guivarc'h (9). L'acharnement à réussir qui sera le moteur de toute sa vie, explique qu'au concours de 1795 il fut nommé prosecteur. Il avait dix-huit ans à peine mais la voie de la conquête était ouverte et dans les vingt ans suivants il parvenait au sommet de la hiérarchie chirurgicale au pas de charge comme reflet de l'épopée napoléonienne. Contrairement aux aigles impériales qui au début des cent jours “venaient s'abattre épuisées sur les cheminées des Tuileries” celles de Guillaume Dupuytren prenaient en 1815 un envol magistral pour vingt ans ! A trente-huit ans il créa une école de chirurgie à sa mesure dont le prestige franchit les frontières et dont les multiples travaux ont éclairé d'un jour nouveau le monde de la chirurgie de

* Comité de lecture du 25 janvier 2003 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 3 rue Auguste Comte, 75006 Paris.

l'art vers la science. Son esprit de chef rythmait les avancées d'un grand service grâce à sa puissance de travail et sa volonté de réussir, ce que ne tardèrent pas à lui reprocher quelques collaborateurs chagrins invoquant la brutalité de sa discipline et une certaine aigreur à l'égard de jeunes talents dont on prétendait qu'il prenait ombrage. Qu'il soit permis de rappeler la rivalité avec X. Bichat, la mésentente avec Th. Laennec et l'ambiance quelquefois pénible à l'Hôtel-Dieu en raison du caractère rugueux sans artifice diplomatique du patron qui affrontait l'effervescence de la meute de jeunes tigres comme Thévenot de Saint-Blaise, Jacques Lisfranc de Saint-Martin, Achille Flaubert, René Marjolin. Les attaques venaient aussi à l'Académie de A. Richerand, l'élève de A. Boyer comme G. Dupuytren. Les sarcasmes de Geoffroy Saint-Hilaire fusèrent sans succès lors de la Campagne d'élection à l'Institut de France.

La nomination de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu souleva la passion qu'a exprimée E. Pariset dans son éloge en 1835 "quand on le vit paraître seul sur les ruines de Pelletan, sur les cendres de Bichat et de Desault, une surprise mêlée d'inquiétude s'empara des esprits" (13). Certes G. Dupuytren pour parvenir à ses fins de jeune loup en appétit n'avait pas hésité à solliciter le souffle du Père Elisée auprès du pouvoir, mais victoire acquise, il obtient que la rémunération soit versée à Pelletan sa vie durant ce qui fut fait jusqu'en 1829 ! Curieux paradoxe d'un général romain accordant la grâce au vaincu !

Il était psycho-rigide considérant que le bien et le bon ne pouvaient exister sans lui. Il ne savait pas empêcher le cours d'une certaine morgue soutenue par un tempérament rude sinon agressif. N'a-t-il pas répondu à Pelletan : "Je me suis trompé moins que les autres". Ce qui peut expliquer la sentence de I. Bourdon "esclave et martyr de son ambition et de sa vanité" (2).

La réalité incontestable de son prestige admiré hors Paris est attesté par l'accueil de Atsley Cooper à Londres en 1826, par les honneurs successifs en Italie en 1834 et la venue des USA des "Argonauts Medicals" exposé par G. Richet (14) ; cette notion réduit ses détracteurs à son entourage immédiat. Sa volonté farouche de prévaloir agaçait le microcosme d'alligators qui exprimait sa méchanceté jalouse par J.F. Malgaigne "il ne faut pas prétendre à la gloire quand on ne vise que la célébrité" (10).

Son intelligence affinée et sa volonté altière à une époque de déification du progrès l'ont contraint à une impétuosité de domination des autres et du temps. Il a réussi sa mission grâce aux qualités d'un caractère bien trempé mais son prestige ne devrait pas être terni par la réputation injustifiée de caractériel et ombrageux soldat de l'an II ! Il aurait pu faire sienne la devise de l'école de Saint-Cyr "S'instruire pour vaincre". Comme il aurait pu dire "ma maîtresse c'est le pouvoir". Il n'a jamais abdiqué son tempérament au point que la maxime de Chamfort lui convient bien : "La fortune pour parvenir à moi passera par les exigences de mon caractère".

Le citoyen

Enfant du Tiers-Etat provincial parvenu en une vingtaine d'années au plus haut grade du monde chirurgical de Paris, G. Dupuytren était à l'avant-scène en pleine lumière des projecteurs de la société de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. Il resplendissait sous l'avalanche des honneurs consacrant sa valeur novatrice, sa puissance

ce didactique et son honnêteté. C'est ainsi qu'il fut d'emblée élu membre de l'Académie Royale de médecine à sa création en 1820 dont il fut président en 1824. Honneur suprême il accéda le 4 avril 1825 au siège de P.F. Percy à l'Institut de France par 41 bulletins pour 59 votants. Le titre de baron concédé par Louis XVIII le 17 novembre 1821 lui plaisait particulièrement. Il l'utilisait couramment en preuve de satisfaction plus qu'en emblème de puissance comme si cela effaçait, à quarante-quatre ans, les morsures d'une adolescence étriquée et atténuait la toxicité du venin des critiques après le décès du duc de Berry. Il en fut de même lors de sa promotion au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur et lorsqu'en 1823 il fut nommé premier chirurgien de sa Majesté. A ce titre il assista à l'autopsie et à l'embaumement de Louis XVIII et il devint chirurgien de Charles X puis consultant de Louis-Philippe. Cette pérennité de situation donne à penser que la sérénité de son esprit s'ajoutait à son habileté technique pour inspirer confiance.

Ces honneurs, certes mérités, n'ont pas été sans quelque flatterie de l'impétrant ni sans information dirigée de la presse notamment le *Moniteur*, les *Débats* et le *Constitutionnel*, comme ce fut le cas lors du voyage à Londres en 1826 et en Italie en 1834. Ses relations privilégiées avec le pouvoir ont déchaîné la verve perfide des jaloux lors de la visite de Charles X en 1824 et de la duchesse d'Orléans en 1830 à l'Hôtel-Dieu. Il avait un "esprit cabot" car il avait la stature d'un tragédien de haut niveau et qui pourrait lui reprocher d'avoir appliqué la célèbre formule "savoir, savoir-faire, faire savoir".

Il a connu l'agacement des rumeurs calomnieuses des salons et des antichambres dans l'affaire Talma (6) qui justifia sa lettre à la rédaction du *Moniteur* le 24 octobre 1826 ou comme lors des allégations mensongères de "son avidité financière" malgré les démentis de Sainte-Beuve, du comte Claude Henri de Saint-Simon et les nombreux témoignages populaires de sa générosité envers les pauvres. Certes il avait accumulé beaucoup d'argent mais son train de vie était simple. Il recevait sans appareil expliquant au jeune russe Kazakov imposé par l'occupant "je ne suis pas restaurateur ; s'ils veulent venir chez moi ils n'ont qu'à manger mon pot-au-feu (6)". Il n'aimait pas le luxe s'éloignant même des plaisirs en vivant dans la sobriété vestimentaire et la frugalité alimentaire. Pourquoi lui fallait-il tirer le plus d'avantages possibles et arracher aux autres l'espoir de l'égaliser si ce n'est en souvenir de sa jeunesse indigente ! Phénomène qu'a évoqué Marcel Guivarc'h au sujet de Jobert de Lamballe (9) "on ne se sent pas honteux d'être riche quand on a connu la culpabilité d'être pauvre". Il en est de même de la confiance d'Antoine Louis à Desgenettes "je n'ai été heureux que dans ma jeunesse quand mes succès n'avaient pas encore éveillé l'envie". Il n'y avait ni avarice ni cupidité chez le baron Dupuytren dont la fortune avait été faite par gestion personnelle du banquier James de Rothschild. Dans son testament G. Dupuytren exprime le traditionnel concept du pater familias "ne jamais dépenser plus de la moitié de ses revenus et mettre chaque année l'autre moitié en réserve". Dans son éloge à l'Académie des sciences A. Gosset a dit "né pauvre, peut-être prenait-il trop de soucis pour ne plus l'être, et cependant il était généreux et désintéressé".

Bien que sa vie entière fût essentiellement consacrée à sa carrière, il avait conscience que son rôle de chirurgien l'impliquait dans les circonstances de la société. C'est ainsi qu'à la fin de la Campagne de France dans Paris assiégé malgré les risques encourus

sous les yeux des combattants stupéfaits, le 30 mars 1814 il partit de bon matin avec ses collaborateurs pour “installer ses quartiers entre les buttes de Chaumont et de Montmartre pour traiter près de 1200 blessés” selon le célèbre compte rendu de J. Cruveilhier.

Bien en cour sous Charles X il ne fut pas exclu par Louis-Philippe au temps de la Monarchie de Juillet malgré son attitude intransigeante contre le pouvoir lors des “Trois glorieuses” en 1830 et lors des obsèques du général Lamarque les 5 et 6 juin 1832. Il a éconduit le préfet Brisquet en ces termes “je ne connais pas d’insurgés dans mes salles, je n’y vois que des blessés dont je suis seul responsable”. Comme D. Larrey il était la préfiguration de la Croix-Rouge.

C’était bien l’illustration d’un caractère indépendant affirmant une éthique médicale forte qui méritait l’admiration de J. Cruveilhier “généreux soldat de la science et de l’humanité il se trouvait toujours au poste du devoir”.

Au sommet de sa magnificence après “Les Trois glorieuses” il fut tenté de se présenter aux élections législatives dans la quatrième collège de Saint-Yrieux-La Perche en Haute-Vienne, comme Joseph Gay-Lussac son contemporain (1778-1850) représentant la zone rurale de Limoges. Ni l’un ni l’autre ne furent élus députés car la science faisait peur en milieu rural et le titre de baron avec sa situation à Paris ne pouvait qu’agacer une population en mal de lutte sociale. Le journal de gauche le *Contribuable* tonnait “Monsieur Dupuytren député ? L’homme damné de la congrégation qui n’eut pas honte de se faire dévot”. Et il s’ensuivait un rappel de la chute du livre d’heures lors de la messe au château de Saint-Cloud. G. Dupuytren subit un cuisant échec (19 voix parmi 161 votants) à l’avantage du docteur G. Sulpicy, commandant de la garde nationale de Saint-Yrieux, connu pour son opposition aux Bourbons (4). Indigné, G. Dupuytren écrivit “je ne pouvais, je ne devais pas m’attendre à être aussi grossièrement injurié que je ne l’ai été dans mon pays natal. Voilà donc détruits à jamais les liens qui m’unissaient à mon pays, ce pays que j’aimais encore, bien qu’il ne m’ait jamais donné la plus légère marque d’intérêts” (1). C’était une nouvelle facette du drame psychologique permanent de ce citoyen voulant être utile mais qui, érigé en statue du commandeur, avait le génie de s’attirer l’inimitié ! Malgré sa déception en cette circonstance, G. Dupuytren usa de son pouvoir auprès de l’administration des ponts et chaussées pour la “mise en œuvre du Pont Neuf à Limoges” qui aurait dû porter le nom de Dupuytren !

Tel était ce citoyen étrange, fier de sa suprématie, renfermé sur lui-même, stoïque imperturbablement. Il gardait en toute circonstance une apparente indifférence comme s’il avait appris la hauteur aristocratique au contact des princes à moins que ce ne fût une résurgence de la sérénité millénaire et imperturbable de ses ancêtres lémovices, acquise en méditant au rythme lent de leurs bœufs. Il n’a jamais abdicé son tempérament altier sans orgueil ni mépris, respectueux du faible et du pauvre, justifiant la maxime de la Bruyère “la faveur des princes n’exclut pas le mérite et ne l’exige pas aussi”.

L’homme

Quel esprit animait la personnalité quelque peu ambiguë de Guillaume Dupuytren dans le sens de St Augustin ? “L’esprit n’est pas constitué de matière bien qu’il soit caché dans le sein secret de la nature. Il est constitué de relations pures”. Nous considérerons trois types de relations : la maladie, la mort, la femme.

La rencontre avec la maladie eut lieu le 16 novembre 1833 de bon matin sur le Pont Neuf où il perçut les premières manifestations d'un accident vasculaire cérébral. Fier Sicambre, selon J. Cruveilhier "il ne voulait livrer l'homme à la maladie que lorsque le professeur eut rempli ses devoirs jusqu'au bout". Sublimation digne de A. de Vigny "l'honneur est la poésie du devoir ?". Résultat de l'éducation de ses précepteurs jésuites ? Héritage génétique de ses ancêtres rudes hobereaux limousins ? Ultime coquetterie d'un grand tragédien ? Tous ces facteurs sont exprimés par le portrait peint par Horace Vernet à la villa Médicis en 1834, un an avant le décès.

Ayant conscience de l'aggravation de son état maladif, il écrivit du Tréport le 17 avril 1834 à son père une lettre (vendue à l'hôtel Drouot en 1928) expliquant son état d'âme "je m'étais toujours proposé de renoncer à soixante ans à cette vie dévorante, mais y renoncer avant ce temps, y renoncer par impuissance de la continuer, descendre de la première place acquise au prix de tant de peines et d'efforts, voilà qui est douloureux au-delà de toute expression". Quelques mois plus tard, il disait "que ferai-je de la vie ? La coupe a été si amère pour moi" et encore à J. Cruveilhier "oh le chien de métier !". Ces réflexions dans le contexte où elles ont été émises, traduisaient un constat désabusé mais sans regret d'une âme assumant son passé et abandonnant une lutte devenue inutile.

Il confia également à J. Cruveilhier "quoique disent les indévots, je veux mourir dans le sens d'une religion que je n'ai pas toujours pratiquée mais à laquelle j'ai toujours cru".

Lucide et apparemment serein jusqu'au terme il rédigea un testament précis dans les clauses familiales et divers legs. Il stipulait une autopsie confiée à Broussais et Cruveilhier, décrivant à l'avance les lésions anatomiques, ultime perspicacité du professeur ! Au début du mois de février 1835, il manda à son chevet A. Richerand, l'autre élève de A. Boyer, le grand calomniateur haineux, pour se réconcilier in extremis. Guillaume Dupuytren quittait la scène du théâtre chirurgical sans rancune !

Le baron Guillaume Dupuytren mourut le 8 février 1835 à 4 heures du matin, moment où il partait habituellement pour l'Hôtel-Dieu depuis vingt-cinq ans. Il s'éteignit dans la sérénité et la dignité en présence de son gendre le Comte de Beaumont et de sa fille Adeline dont il tenait la main serrée dans la sienne. Ce tableau familial de la mort peut expliquer en grande partie sa vie. Les feux de la rampe s'étaient éteints sous la protection de sa fille Adeline qui a été le seul être féminin capable d'apaiser cette âme en perpétuelle recherche de perfection sinon de sublime.

En effet dès sa naissance les relations féminines ont été défavorables à l'esprit du jeune Guillaume qui n'a jamais évoqué à quelque moment que ce soit le souvenir de sa mère décédée trois ans avant lui en 1832, qui ne s'était jamais occupée de lui.

Première relation de carence féminine !

Descendante de l'écuyer Echaupré, procureur aux finances à Limoges, elle eut neuf enfants dont Guillaume qui était le second. Selon la tradition de l'époque le nourrisson fut élevé par des métayers à Leycennes, puis à l'âge de deux ans il rejoignit la maison familiale fréquentant surtout la place du village où un jour de 1780 devant l'Hôtel des Trois Angles il fut enlevé par une mythomane anglaise en mal d'enfant mais le père parti à cheval rejoignit la diligence quelques kilomètres plus loin au lieu dit Saint-Georges, deuxième rencontre féminine intempestive.

La petite enfance de Guillaume Dupuytren se déroula sans chaleur familiale ; son éducation fut confiée à Gabriel Poumier, officier municipal et à l'abbé Pierre Ardant Du Pic. Puis en 1784, âgé de sept ans, il devint pensionnaire du collège de Magnac-Laval à l'autre bout du département de la Haute-Vienne. Mais révolté il s'évada et revint à pied chez ses parents à quelques soixante kilomètres. La mère n'apprécia pas son comportement rebelle et l'accueil paternel fut brutal. Après correction, le jeune Guillaume fut ramené en croupe au collège de Magnac-Laval ! Après quelques années sa mère sollicita l'entremise du lieutenant Kieffer, vétérinaire d'un groupement de cavalerie en pacage vers Condat-sur-Vienne pour l'emmener à Paris au Collège des colonies tenu par les Jésuites à la Montagne Sainte-Geneviève ayant quelques places pour boursiers limousins. C'était en 1789 et Guillaume avait douze ans ! Elevé sans la chaleur du foyer familial, privé trop tôt de ses racines "il ne connaissait pas l'amour du pays natal qui parle un langage si doux et si impérieux à la fois" (J. Cruveilhier). Il lui fut inculqué obéissance, ténacité, goût de la victoire, domination de soi et des autres. C'était l'apprentissage de la vie et de la mort du loup ! Une légende locale dit qu'il avait noté sur un cahier d'écolier "il est cuisant et sot d'être le plus faible". Il devait réussir par lui-même et a réussi au-delà de toute espérance.

Au Collège des colonies, il avait laissé le souvenir d'un garçon intelligent mais rebelle. Les humanités terminées âgé de dix-sept ans, il repartit à pied en Limousin, déclarant qu'il voulait être soldat. C'était l'excitation de l'An II ! Mais ses parents lui imposèrent de faire des études médicales en raison de trois générations d'ancêtres chirurgiens ! Après quelques mois passés à l'hôpital Saint-Alexis de Limoges, il fut expédié vers la nouvelle école de médecine à Paris en 1794 comme vu précédemment. Il mena la rude vie d'étudiant pauvre, il ne recevait pas de réponse de sa mère à ses appels de subsides ! Le commentaire d'Henri Mondor est révélateur "le refus sec et froid de celle-ci aurait été une blessure que rien ne devait guérir" (12). Il accepta sa misère songeant exclusivement devenir le premier à Paris, mais pendant ces privations une amertume profonde devait s'accumuler en gâtant déjà la douceur des premiers succès. Pour ce cœur blessé l'élimination des concurrents ne risquait-elle pas d'être le plaisir préféré ?

Le manque d'affection familiale a été aggravé par l'échec de l'homme de trente-trois ans demandant en mariage la fille aînée de son premier et fidèle maître A. Boyer. Adélaïde refusa ses avances malgré le consentement de son père. Guillaume Dupuytren écrivit plusieurs lettres précises à la fille et au père expliquant noblement l'impossibilité de l'union dans ces conditions. Il a été victime de la rouerie de la fille et de la candeur du père surtout lorsqu'il apprit le nom du rival vainqueur Ph. J. Roux l'autre élève d'A. Boyer. C'était la troisième relation féminine néfaste ! Mais très rapidement le 17 mars 1810, chirurgien adjoint de l'Hôtel-Dieu déjà notable il épousait Geneviève Eugène Lambert de Sainte-Olive née en 1794 sa cadette de dix-sept ans, ayant une dot de 80 000 francs... ce qui fit jaser le chœur des envieux !

Au début cette union fut heureuse et naquit Adeline, la fille unique et adorée. Cette quatrième aventure féminine allait-elle être favorable ? Hélas non puisque à partir de 1816 éclata la sinistre histoire de Madame de Lavalette (Louise de Beauharnais, nièce de l'impératrice Joséphine) susurrée d'abondance par le baron Ménéval entraînant l'écho de la presse équivoque. Aucune preuve d'idylle n'a jamais été donnée. L'arrivée

intempestive d'une cinquième femme importunait Madame Dupuytren. Blessé sans doute par cette nouvelle mésaventure, Guillaume Dupuytren muré dans le silence chassa son épouse 2 rue Joubert mais garda avec lui Adeline qui devait avoir environ sept ans sans la moindre récrimination ni action en justice de la mère ! La communion du père et de la fille fut totale et indéfectible. Les secrets d'alcôve ne furent jamais percés ni en 1832 lors du mariage d'Adeline avec l'énigmatique et pathétique lettre de la baronne Dupuytren laissée sans réponse ni en 1835 lors de l'ultime visite de l'épouse agenouillée près du lit mortuaire "il évita son regard et par douleur ou par orgueil il se mura dans le silence" (12). La baronne Dupuytren décéda le 20 juin 1866 à soixante-douze ans, rejoignant trente ans plus tard son époux dans leur tombeau du Père La Chaise, reliquaire de leur douloureux secret.

Les malencontreuses relations féminines expliquent la souffrance intime de Guillaume Dupuytren élevé sans amour dans un milieu rude où l'affection était considérée comme une faiblesse et où seule comptait l'ambition conquérante même au prix de la violence. Cet homme qui voulait bien faire ne savait ni donner, ni pardonner mais sous son apparente froideur, il cachait une sensibilité qui avait conquis la cohorte de ses patients pauvres et que Lacordaire a mis en exergue à propos de la vérité brutalement révélée au "curé de campagne". Il en fut de même pour Jean Cruveilhier qui dès le premier contact fut impressionné : Dupuytren s'agenouilla sur le tapis pour donner la première leçon d'ostéologie".

Mais l'âme du peuple de Paris a été fascinée comme le démontra la foule immense assemblée à l'église St-Eustache toutes couches sociales confondues y compris le personnel hospitalier. Ils avaient apprécié la droiture du chef, l'honnêteté du praticien et la sensibilité de l'homme face à la misère humaine. Comme pour A. Boyer deux ans plus tôt les élèves puis des hommes de toutes conditions, après avoir dételé les chevaux, poussèrent le corbillard jusqu'au cimetière du Père La Chaise. Cette reconnaissance devrait effacer les blessures de la vie qu'évoquait son élève H.L. Royer-Collard sur sa tombe "hélas sa carrière a été bien rude, puisse-t-il du moins obtenir après la mort cette justice bien veillante qu'on lui a trop souvent refusée de son vivant".

Le 3 janvier 1836, Honoré de Balzac inaugurait sa prise de possession de "la *Chronique de Paris*", en publiant "la messe de l'Athée" légende du célèbre chirurgien de l'Hôtel-Dieu mort l'an passé qui lui permettait d'exalter le thème du "surhomme" en proie à l'incompréhension du vulgaire mais triomphant par courage et ténacité, "assez fort pour grimper sur un sommet quelconque après avoir piétiné longtemps dans les marécages de la misère" ainsi à titre posthume Guillaume Dupuytren devenait la vedette d'une littérature engagée ! Les coups du sort ne s'arrêteront pas à la mort de Guillaume Dupuytren. Rappelons la magnifique statue inaugurée le 17 octobre 1869 sur la place centrale de Pierre Buffière qui fut enlevée en 1943 par l'occupant allemand pour récupération des métaux non ferreux... Deuxième rapt face à "l'hôtel des trois anges" soixante-deux ans après celui de la dame anglaise. Lors de l'inauguration du C.H.U. Guillaume Dupuytren de Limoges, 22 octobre 1977, à quelques heures de la cérémonie fut constatée la disparition de la plaque commémorative qui heureusement fut remplacée par une "simili plaque" ce qui ne perturba pas la manifestation. C'était un canular des Internes constitués en "comité Lisfranc" en souvenir des querelles du maître et de l'élève !

Au terme de l'analyse des heurs et malheurs de Guillaume Dupuytren, titulaire de la chaire d'anatomie et chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris de 1815 à 1835, peut-on partager l'avis d'Alain Ségol "chez ce persécuté à qui tout réussit pour réaliser ses idées de suprématie, le corollaire fut une vie d'homme solitaire et misérable ?".

Certes non, puisqu'il s'était défini dès l'adolescence un projet de vie qu'il a réalisé contre vents et marées ayant donné la priorité à sa réussite socioprofessionnelle. Mais son âme a été blessée dès l'enfance dans un contexte familial rude et sans affection. La sévérité d'une éducation extra-familiale l'a privé d'affabilité et sa lutte continuelle contre lui-même l'a renfermé dans l'incommunicabilité créant une adversité par incompréhension de cet éternel écorché vif incarnant le mythe de Sisyphe "Il supportait tout mais non sans souffrir" (12).

C'était la rançon de sa grandeur induite par un caractère complexe et inflexible mais qui était sans doute nécessaire à la réussite du pari qu'il s'était imposé. Il savait ce qu'il voulait se donnant les moyens nécessaires en souvenir de l'adage de Sénèque "Pour qui ne sait pas où est le port, il n'y a pas de vent favorable".

Conclusion

Né face à une église romane abritant un reliquaire de Saint Côme et Saint Damien et ayant avant lui trois générations de chirurgiens limousins, G. Dupuytren avait une carrière prédestinée ! Parce qu'il avait du caractère, il pouvait annoncer "Rien n'est plus à redouter pour l'homme que la médiocrité". Comme si Guillaume Dupuytren le lui avait révélé, le chroniqueur du *Journal des Débats* en février 1835 a parfaitement compris que "cet homme qui marchait le premier en tout souffrait plus de ses chagrins qu'il ne triomphait de sa gloire". N'était-il pas le clone de quelque héros romantique disant comme René de Chateaubriand, "en regardant les lumières des hommes je songeais que sous ces toits éclairés, je n'avais pas un ami". A moins que, en écho venu du grand siècle, le jugement de la Bruyère ne le confortât dans son flegme stoïcien en le sécurisant "Il y a un goût pour la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres".

NOTES

- (1) BARSKY H.K. - *Dupuytren, A surgeon in his place and time*. Vantage Presse, 1984.
- (2) BOURDON L. - *Dupuytren, Illustres médecins et naturalistes des temps modernes*. Paris, 1844, p. 405-433.
- (3) CHAMAUD R. et A. - *Histoire de Pierre Buffière*. Société historique et archéologique. Briance Breuilh-Ligoure. Slatkine Pierre-Buffière, 1995.
- (4) DELAGE F. et NUSSAC L. de - *Dupuytren et le collège électoral de Saint-Yrieix*. Ducourtieux et Gout. Edit. Limoges, 1909.
- (5) DELHOUME L. - *Cruveilhier*. Baillièrre et fils édit., Paris, 1937.
- (6) DELHOUME L.. *Dupuytren*. Baillièrre et fils édit., Paris, 1935.
- (7) *Dictionnaire des Sciences médicales*. 1886, p. 673-674.

- (8) DUFOUR A. - *Guillaume Dupuytren, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu (1777-1835)*. Bull Acad Nat Med, 1994, n° 9, p. 1039-1050.
- (9) GUIVARC'H M. - *Jobert de Lamballe*. Collections "contributions" Edit., Paris, 2001.
- (10) MALGAIGNE J.-F. - Dupuytren. *Moniteur des hôpitaux de Paris*, 1856, t. 4.
- (11) MÉNÉTRIÉ P. - Dupuytren. *Progrès médical*, 30 novembre 1927.
- (12) MONDOR H. - *Dupuytren*. Gallimard éditeur, 1945.
- (13) PARISET E. - Eloge du Baron Guillaume Dupuytren. *Académie Royale de médecine*, séance du 8 août 1835.
- (14) RICHEL G. - Les argonautes : médecins américains à Paris (1820-1870). *L'internat de Paris*, 1er trimestre 2000, p. 36-37.
- (15) SÉGAL A. - *La Médecine à Paris du XIIIème au XXème siècle*. Hervas Edit, 1990, p. 401.

INTERVENTION : Dr Alain SÉGAL.

Je ne souscris pas du tout à votre point de vue sur l'homme Dupuytren mais je me garde de juger ici des qualités du chirurgien dont les vertus sont un idéal pour l'époque où il n'y avait guère de sédation de la douleur. Il fallait du jugement, de la rapidité d'exécution et de la précision donc une maîtrise absolue de ses gestes. Ce caractère ombrageux à la trempe d'acier avait aussi des rivaux dont la maîtrise lui fut égale comme Dominique Larrey.

Jamais J-P. Roux ne fut son élève mais bien un rival de poids dont l'imagination chirurgicale et la maîtrise du geste furent réelles. Mon parrain dans cette Société Monsieur le professeur Pierre Hillemand nous a démontré autrefois les raisons de l'échec du projet de mariage imaginé par le père Boyer pour une de ses filles avec Guillaume Dupuytren : celle-ci aimait en réalité Roux et finit par l'épouser !

D'autre part, Dupuytren aurait dû être éliminé lors du concours de médecine opératoire en 1812, n'ayant en rien donné ses épreuves à temps ! Une preuve bibliophilique nous en est fournie par la présence de deux thèses sur le même sujet, certes innovateur sur le plan de l'anatomie opératoire plan par plan comme nous le montra à cette tribune le professeur Pierre Huard. Dans cette affaire, les agissements intéressés et occultes de l'éditeur Crochard sont ici manifestes.

Nous avons autrefois réalisé, je pense, un travail définitif sur ce concours avec le professeur Vander Elst démontrant la malhonnêteté de Dupuytren qui, par un faux certificat de l'imprimeur, a circonvenu le Jury du concours et une preuve irréfutable nous reste par la présence de deux thèses ! Un détail curieux : ce concours est le seul n'ayant plus de documents enregistrés dans les archives de l'ancienne Faculté ! Je vous ai apporté les preuves en apportant ces deux thèses témoins. Dupuytren a même réussi à envoyer par la suite au Docteur J-F Double, avec lequel il n'était pas au mieux, une incroyable dédicace que voici : "*À Mr Double M.D. comme un gage de la sincère estime de l'auteur, estime qui n'a pu être affaiblie par la constante injustice de Mr Double manifestée en tous lieux, en public et en particulier contre l'auteur*".

Nous pensons que dans sa vie personnelle cet homme fut loin d'être à l'image de ce qu'il fut dans sa profession. Jean Cruveilhier, qui savait prendre du recul et qui fut pourtant son élève a écrit à son sujet dans son éloge : "*La plupart des hommes à grande réputation se rapetissent à mesure qu'on les voit de plus près*".

BIBLIOGRAPHIE

- VANDER ELST Edouard. - A propos de la thèse de Dupuytren. Lithotomie (1812). *Hist. Scien. Méd.*, 1978, 12, n° 1, p. 55 à 60.
- SÉGAL Alain. - VANDER ELST Edouard. Quelle thèse soutint Dupuytren lors du concours pour la Chaire de Médecine opératoire de 1812 ? *La Presse Médicale*, 13-20 juillet 1985, 14, N° 28, p. 1488-1489.
- SÉGAL Alain, VANDER ELST Edouard. - Quelles thèses soutint Dupuytren au concours de 1812 pour la Chaire de Médecine opératoire ? *Nonnius (Anvers)* 1986/7, 4/5, p. 13 à 23 (Version très approfondie).

RÉSUMÉ

Guillaume Dupuytren (1777-1835). Heurs et malheurs d'un caractère

L'aspect psycho-sociologique de la vie de Guillaume Dupuytren a pour but de comprendre le comportement du professeur, du citoyen et de l'homme. Les conditions d'une enfance et d'une adolescence sans affection ont conduit ce tempérament d'exception à réaliser une œuvre novatrice. Son caractère abrupt, sans compromis sinon sans diplomatie en a fait un héros balzacien dont la manière forte était la cause essentielle de sa réussite socio-professionnelle. Après en avoir vécu la vie il a accepté "la mort du loup". Sous son apparente froideur il cachait une sensibilité profonde qui a fasciné l'âme du peuple de Paris et qui a forcé l'admiration de ses élèves tel Jean Cruveilhier, comme celle de son maître Alexis Boyer. Il a été défini en 1835 par le chroniqueur du Journal des Débats : "cet homme qui marchait le premier en tout souffrait plus de ses chagrins qu'il ne triomphait de sa gloire". Par son intelligente ténacité il a su faire évoluer son école de chirurgie de l'art à la science. Acteur forcené il a su quitter le théâtre chirurgical avec panache sinon sans remords.

SUMMARY

Guillaume Dupuytren 1777-1835

Dupuytren's behaviour as a professor, citizen and man can be understood through his psychoanalytical study. Account of a childhood and teenage years without love his exceptional temper led him to realize an innovative work. As a Balzac's hero he never used any compromise either diplomatic solution and his callousness was at the root of his success in life and his practise and he died in the same way as a real wolf.

In fact beyond his obvious coldness he concealed a great sensibility which fascinated Parisian people's soul and provoked the admiration of his master or his students. In the Journal des Débats the chronicler described him as "a man who was more suffering his grieves than proud of his glory".

Thanks to his clever stubbornness he succeeded in leading his surgery school from art to science. As a frenzied actor he left the surgical stage with panache if not without remorse.

Translation : C. Gaudiot